

L'ANTHROPOLOGIE DE C.S. LEWIS ET SA CRITIQUE DE LA MODERNITÉ

Par Richard Bastien

C.S. Lewis n'est pas seulement un grand écrivain, c'est tout un univers littéraire, philosophique et théologique. Nous avons ici affaire à quelqu'un qui a profondément marqué son époque et qui, plus de cinquante ans après sa mort, continue d'exercer une grande influence sur des millions de personnes de toutes langues et de toutes religions. Dans cette brève introduction, je traiterai successivement de la personne de C.S. Lewis, et notamment de sa conversion au christianisme ; de son œuvre, qui comprend des contes pour enfants, des romans, une autobiographie et de multiples essais ; et, enfin, de sa critique de la modernité, laquelle repose sur une conception de l'homme où prime la notion de loi naturelle.

Qui est C.S. Lewis ?

Clive Staples Lewis est né au sein d'une famille protestante en 1898 à Belfast, en Irlande du Nord. À la suite de la mort de sa mère en 1908, son père le place dans des *boarding schools*, c'est-à-dire des écoles dont les élèves étaient pris en pension par leurs maîtres. Plus tard Lewis est confié aux soins d'un tuteur ami de son père, qui lui donne une solide formation en latin et en grec. C'est à cette époque qu'il dit être devenu athée.

Grâce à la formation rigoureuse de son tuteur, Lewis obtient en 1916 une bourse qui lui permet d'entreprendre des études à l'université d'Oxford. Comme le Royaume-Uni est alors en guerre avec l'Allemagne et qu'il est d'âge à être conscrit, il s'inscrit à un programme d'études sur les auteurs classiques tout en poursuivant une formation d'officier militaire. Fin 1917, il reçoit une charge de sous-lieutenant et se rend à Arras, dans le nord de la France. Blessé lors d'une opération militaire au printemps de 1918, il est ramené en Angleterre pour une convalescence et démobilisé quelques mois plus tard. Il peut ainsi reprendre ses études en janvier 1919.

Au cours des quatre années qui suivent, Lewis obtient des diplômes en philosophie, en littérature grecque et latine et en littérature anglaise, ce qui lui permet d'obtenir un poste d'enseignant au *Magdalen College*, un des plus prestigieux collèges de l'université d'Oxford. C'est là qu'il fera la connaissance de J.R.R. Tolkien, le célèbre auteur de la trilogie *Le Seigneur des anneaux*. Avec Tolkien et quelques autres figures bien connues de l'époque, Lewis créa un cercle littéraire informel baptisé *The Inklings*, dont les membres se réunissaient chaque mardi soir dans un pub – *The Eagle and Child*. Le pub existe encore aujourd'hui et on peut y boire un verre dans le coin où se tenaient les discussions du groupe. Au cours des réunions, les membres lisaient des ébauches de leurs ouvrages et les soumettaient à la critique de leurs confrères.

Bien qu'encore athée lors de son arrivée au *Magdalen College*, Lewis n'était plus aussi rigide qu'il l'avait déjà été auparavant. Dans son récit autobiographique, *Surpris par la joie*, il explique que son athéisme se fondait sur une « haine profonde de l'autorité » et un « individualisme monstrueux ». « Aucun mot de mon vocabulaire, écrit-il, ne provoquait en moi une haine plus

grande que celui d'*intrusion*. Or le christianisme avait placé en son centre ce qui me paraissait alors un Intrus transcendant¹».

C'est à la lecture de certains auteurs britanniques que Lewis fut ramené progressivement à la foi chrétienne. La première étape de sa conversion fut la découverte d'un ouvrage de l'écrivain et pasteur calviniste George MacDonald intitulé *Phantastes*. En lisant ce livre, explique Lewis, « mon imagination fut, en un certain sens, baptisée ; pour le reste de ma personne, il fallut, naturellement plus de temps »². La deuxième étape fut la lecture de G.K. Chesterton, dont il sut apprécier l'humour et les arguments. « En lisant Chesterton, écrit-il, comme en lisant MacDonald, je ne savais pas le risque que je courais. Un jeune homme qui veut demeurer solidement athée ne saurait être trop prudent dans ses lectures³. »

MacDonald et Chesterton ont fait de Lewis un théiste, sans plus. Pour « baptiser » non seulement son imagination, mais aussi son cœur, il a fallu d'autres influences, et notamment celle de J.R.R. Tolkien, un des très rares professeurs d'Oxford se réclamant de la foi catholique et à qui Lewis a rendu un hommage teinté de fine ironie dans son autobiographie : « Mon amitié avec ce dernier marqua l'effondrement de deux de mes vieux préjugés. À mon entrée dans le monde on m'avait fortement conseillé ... de ne jamais me fier à un papiste, et à mon entrée à la faculté des lettres ... de ne jamais croire un philologue. Tolkien était l'un et l'autre⁴. »

Plusieurs auteurs, dont Walter Hooper, ami, exécuteur testamentaire et biographe de Lewis, ont souligné le rôle primordial de Tolkien dans sa conversion. Le 19 septembre 1931, Lewis invita Tolkien et Hugo Dyson à dîner, et les trois, en bons littérateurs qu'ils étaient, discutèrent jusqu'aux petites heures du matin de la nature et de l'objet des mythes dans la littérature. Tout en avouant sa prédilection pour les mythes – sa jeunesse avait été nourrie d'épopées scandinaves – Lewis affirma qu'ils n'étaient en réalité rien d'autre que des « mensonges ». Tolkien répliqua que, bien au contraire, ils étaient un moyen de transmettre des vérités qui ne trouvent pas à s'exprimer autrement. « Nous sommes venus de Dieu [expliqua Tolkien], et les mythes que nous façonnons, bien que truffés d'erreurs, reflètent inévitablement des éclats fragmentés de la vraie lumière, la vérité éternelle qui est en Dieu⁵. » Cette rencontre semble avoir eu un effet déterminant dans la vie de Lewis, comme en témoigne ce passage d'une lettre qu'il adressa peu après à un ami :

L'histoire du Christ est simplement un mythe vrai : un mythe qui nous marque comme les autres, mais avec cette importante différence que ce qu'il raconte s'est réellement produit ... il s'agit du mythe de Dieu, alors que les autres sont des mythes des hommes ; autrement dit, les contes païens sont les images que Dieu utilise pour s'exprimer via

¹ C.S. Lewis, *Surpris par la joie : le profil de mes jeunes années*, Le Mont-Pèlerin, Éditions Raphaël, 2006, p. 222

² *Ibid.*, p. 232.

³ *Ibid.*, p. 245.

⁴ *Ibid.*, p. 278

⁵ Cet épisode est raconté dans : Joseph Pearce, *C.S. Lewis and the Catholic Church*, San Francisco, Ignatius Press, 2003, p. 36-38 ; Pearce fonde son récit sur : Humphrey Carpenter, *J.R.R. Tolkien : A Biography*, Londres (UK), George Allen and Unwin, 1977. Traduction libre.

l'esprit des poètes, tandis que le christianisme, c'est Dieu qui s'exprime via ce que l'on appelle les « choses réelles »⁶.

Quelques années plus tard, dans un essai intitulé «Le mythe devenu fait », Lewis reprendra cette idée en insistant sur le lien entre mythe et vérité chrétienne : « Le cœur même du christianisme, dit-il, est un mythe qui est en même temps un fait. L'ancien mythe du dieu qui meurt, *sans cesser d'être un mythe*, descend du ciel de la légende et de l'imagination sur la terre de l'histoire. Il *se produit* – à une date et en un lieu précis –, et il s'ensuit des conséquences historiques définissables⁷. »

La conversion de Lewis en 1931 a donc été l'aboutissement d'une longue réflexion amorcée peu après la Première Guerre, ce qui explique sans doute qu'elle se soit faite sans réjouissances et même quasiment à son corps défendant. Voici la description qu'il en a lui-même donnée:

Essayez d'imaginer la chambre de Magdalen où j'étais seul, soir après soir, sentant, dès que mes pensées quittaient mon travail ne fût-ce qu'une seconde, la venue continue, inexorable de Celui que je désirais si profondément ne pas rencontrer. Ce que j'avais tellement redouté m'arrivait enfin. Pendant le trimestre de la Trinité ... je cédai, j'admis que Dieu était Dieu, je me mis à genoux et je priai ; et je fus sans doute, ce soir-là, le converti le plus déprimé et le plus réticent de toute l'Angleterre⁸.

Quelques années plus tard, Lewis était un pilier de l'Église anglicane. Mais son anglicanisme s'apparentait de manière étonnante au catholicisme. Comme on le disait à l'époque, il était très *High Church* et n'aurait eu aucun scrupule à se dire *English Catholic*, expression qui, dans le lexique britannique, désigne les membres de l'Église anglicane qui ne se distinguent des *Roman Catholics* que par leur rejet de la papauté. En témoigne le fait que Lewis croyait à la présence réelle du Christ dans les saintes espèces, au sacrement du pardon (il se confessait régulièrement), au sacrement des malades et au purgatoire, autant de questions qui n'engagent pas l'autorité de l'Église anglicane et qui sont donc laissées à la discrétion de chacun de ses membres. En outre, les deux principaux fondements du protestantisme que sont la *Sola Scriptura* (*l'Écriture seule*) et la *Sola Fides* (*la Foi seule*) n'ont à peu près aucune place dans les ouvrages de Lewis. Et pourtant, ses biographes conviennent tous qu'il n'a jamais songé à devenir catholique, ses racines nord-irlandaises pesant sans doute trop lourdement sur une telle perspective. Le paradoxe dans tout cela, c'est que de nombreux protestants et anglicans le sont devenus sous l'influence de ses écrits.

Au cours de ses années à Oxford, Lewis publia aussi bien des ouvrages spécialisés réservés à des universitaires que des ouvrages d'apologétique destinés à un grand public. Il ne tarda pas à acquérir une certaine renommée, notamment au cours de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il fut invité par la *British Broadcasting Corporation* à donner une série de conférences dont le succès fut tel qu'il les publia en 1952 sous le titre de *Mere Christianity*, son ouvrage le plus célèbre (traduit plus tard sous le titre *Les Fondements du christianisme*).

⁶ Cité dans Joseph Pearce, *op.cit.*, p. 39. Traduction libre.

⁷ C.S. Lewis, *Dieu au banc des accusés*, Paris, Éditions Sator, 1982, p. 45. Les italiques sont dans le texte

⁸ C.S. Lewis, *Surpris par la joie*, p. 291.

En 1956, Lewis quitta Oxford pour occuper la chaire de littérature médiévale et renaissance que venait de créer l'université de Cambridge. Il est mort le 22 novembre 1963, quelques heures seulement avant l'assassinat du Président John F. Kennedy.

L'œuvre de C.S. Lewis

On trouvera en appendice une liste complète des ouvrages de C.S. Lewis. Comme mentionné au début, ils se caractérisent par la diversité des sujets abordés et des genres littéraires utilisés. Certains commentateurs préfèrent parler de la « disparité » plutôt que de la diversité de son œuvre, laissant ainsi entendre qu'elle manque d'unité. Lewis estimait pourtant que ses ouvrages constituaient un tout organique. Dans une lettre à la *Milton Society of America*, il explique ce qui fait leur unité :

Il y a un fil d'Ariane [dans mes écrits]. L'homme d'imagination en moi est plus vieux, plus continuellement au travail et, en ce sens, plus fondamental que l'écrivain religieux ou le critique. C'est lui qui m'a d'abord ... poussé vers la poésie. C'est lui qui, en réponse à la poésie des autres, a fait de moi un critique ; et c'est lui qui, après ma conversion, m'a conduit à transposer mes croyances religieuses dans des formes symboliques ou mythopoétiques ... Et, bien entendu, c'est lui qui m'a incité ... à écrire les récits de Narnia pour les enfants⁹.

On comprendra donc que l'imagination occupe une place prépondérante dans la philosophie pédagogique de Lewis. Ses ouvrages de fiction, disait-il, avaient pour objet de permettre à des vérités importantes de se faufiler dans les dédales d'une religiosité aride. L'éducation moderne, selon lui, prive l'âme des jeunes élèves « de la possibilité même de certaines expériences ... nobles, fructueuses, et propres à rendre plus humain »¹⁰. Selon un de ses commentateurs, Lewis a su démontrer que « raison, imagination et sainteté peuvent constituer un ensemble intégré »¹¹. Il concevait la raison comme « l'organe naturel de la vérité » et l'imagination comme « l'organe de la signification ».

L'imagination étant la compagne indispensable de la raison, il n'hésitait pas à recourir à des mythes dans ses ouvrages d'apologétique. Mais le mythe, chez Lewis, loin d'être une affaire purement imaginaire, est un récit informé par la réalité, en ce sens qu'il fait état des interactions profondes entre le sacré et le profane, entre le bien et le mal. Comme l'explique l'auteur américain Jane Clark Scharl, « un mythe est un récit qui offre plus ou moins obscurément une explication de la relation entre Dieu, soi-même et le monde »¹². C'est de cette façon qu'il faut comprendre le rôle du mythe dans les ouvrages de Lewis. Il met en lumière le contexte métaphysique de nos actions.

⁹ *Letters of C.S. Lewis*, edited by W.H. Lewis, 1966. Cité dans : Walter Hooper, *C.S. Lewis : A Companion and Guide*, Glasgow, Fount, 1997, p. X. Traduction libre.

¹⁰ C.S. Lewis, *L'Abolition de l'homme*, Paris, Éditions Ad Solem, 2015, p. 46.

¹¹ Terry W. Glaspey, *Not Tame Lion : the Spiritual Legacy of C.S. Lewis and the Chronicles of Narnia*, Nashville (TN), Cumberland House, 1996, p. 206

¹² <https://home.isi.org/understanding-ithe-man-high-castlei-how-resist-ideology-myth>

Lewis se distingue aussi par le caractère universel de son œuvre. Il existe plusieurs centaines de traductions de ses ouvrages et la liste ne cesse de croître. Son ouvrage le plus connu, *Le Monde de Narnia*, a été traduit en plus de vingt langues, dont le chinois, le japonais et l'hébreu. La fameuse trilogie cosmique (*Le Silence de la terre*, *Voyage à Vénus*, *Cette hideuse puissance*), une œuvre de science-fiction ressemblant plus à du Jules Verne qu'à *Star Wars*, a été traduite dans une quinzaine de langues.

Plusieurs voient en Lewis l'auteur religieux le plus influent du XX^e siècle, et ce, aussi bien en anglais que dans toute autre langue. Aujourd'hui, il demeure un des auteurs les plus lus du monde anglophone¹³. Des millions de personnes ont une vision du christianisme et de la foi chrétienne qui s'inspire largement de ses livres. *Les Fondements du christianisme* est généralement considéré comme un des ouvrages religieux les plus influents du XX^e siècle¹⁴. La popularité de son œuvre est attestée par l'existence de multiples cercles littéraires et revues.

Mais comment expliquer ce succès posthume de Lewis, alors que l'Église anglicane n'est rien de plus qu'une pièce de musée désaffectée par la plupart de ses membres? Walter Hooper répond que l'on trouve aujourd'hui peu de lecteurs de Lewis chez les anglicans et les protestants libéraux, mais qu'on en compte des millions chez les catholiques et les protestants évangéliques. Dans bien des cas, ajoute-t-il, ce sont des éditeurs catholiques qui traduisent Lewis, notamment en Italie et en Espagne, et ce, en dépit du fait que son ouvrage le plus célèbre, *Les Fondements du christianisme*, ne dit rien de certaines doctrines proprement catholiques comme le culte de Marie et des saints et la papauté.

L'anthropologie philosophique et théologique de Lewis

Ce qui a sans doute le plus contribué à la renommée de Lewis, c'est sa critique radicale de l'homme moderne, qu'il voit livré sans défense aux manipulations des idéologues. Cette critique repose sur une vision proprement chrétienne de la nature humaine. C'est dans un essai très célèbre intitulé « Le poids de gloire » qu'il s'est exprimé le plus éloquemment à cet égard :

Il n'existe pas de gens ordinaires ; vous ne vous adressez jamais à un simple mortel. Les nations, les cultures, les arts, les civilisations sont éphémères – et comparée à la nôtre, leur vie est comme celle d'un moucheron. Mais ce sont des immortels avec qui nous plaisantons et nous marions, que nous rabrouons et exploitons – d'immortelles horreurs ou d'éternelles splendeurs ... Après le saint sacrement, votre prochain est le plus sacré que vos sens puissent percevoir. S'il est chrétien, il a atteint presque la même sainteté, puisqu'en lui le Christ *vere latitat* – le glorificateur et le glorifié, la gloire en personne – demeure véritablement¹⁵.

Selon Lewis, ce qui distingue l'homme moderne de cet homme créé à l'image de Dieu et en qui le Christ se cache, c'est d'abord qu'il a cessé de croire au surnaturel, aux réalités permanentes et invisibles, et adopté une conception naturaliste du monde. Selon cette conception, il n'y a pas de

¹³ Voir à ce sujet : Robert MacSwain, Michael Ward, *The Cambridge Companion to C.S. Lewis*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 2010, p. 3.

¹⁴ Alister E. McGrath, *The Intellectual World of C.S. Lewis*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2014.

¹⁵ C.S. Lewis, *Démo(n)cratiquement vôtre*, Bâle, Éditions Brunnen Verlag, 1985, p. 105.

réel hors de ce que saisissent nos sens au moyen de l'observation scientifique. Rien n'existe qui ne se réduise à la matière. Voici comment il décrit ce réductionnisme matérialiste de l'esprit moderne :

Il voit certes tous les faits, mais non leur signification. C'est pourquoi il prétend à raison avoir vu tous les faits. Et il n'y a effectivement rien d'autre – sinon justement leur signification. Dans ce domaine du moins, il a un peu la même réaction que l'animal. Vous avez dû remarquer que la plupart des chiens ne comprennent pas le simple geste qui consiste à pointer le doigt vers quelque chose. Vous montrez un peu de nourriture sur le sol ; le chien, au lieu de regarder par terre, vient flairer votre doigt. Pour lui, un doigt est un doigt, voilà tout. Dans son monde, seuls les faits ont de l'importance, non leur signification. Et à une époque comme la nôtre, si marquée par le réalisme factuel, nous trouvons des gens qui cultivent délibérément un état d'esprit rappelant tout à fait celui du chien.

(...) Le comble de cet autoaveuglement se manifeste chez les personnes comme vous et moi qui, tout en étant parfaitement *conscientes*, se mettent à étudier l'organisme humain comme si elles ignoraient qu'il est pourvu de conscience. Tant que subsistera ce refus délibéré de comprendre les choses d'en haut ..., il est vain de parler d'une victoire définitive sur le matérialisme. On accordera toujours autant de crédit à l'attitude consistant à ne porter que des jugements terre à terre sur chaque expérience et à ignorer volontairement la signification des faits pour ne considérer que les faits eux-mêmes. On ne cessera d'apporter des preuves – et jamais les mêmes – à l'appui de la thèse que la religion n'est qu'un phénomène psychologique, la justice qu'une façon de se protéger soi-même, la politique qu'un synonyme d'économie, l'amour qu'un autre mot pour désir, et la pensée qu'un processus biochimique¹⁶.

Ce réductionnisme métaphysique a pour conséquence que l'homme moderne ne croit plus à l'objectivité des valeurs et, plus précisément, à la loi naturelle, c'est-à-dire à l'idée que le monde est assujéti à un certain ordre aussi bien moral que physique et que l'on peut tirer des conclusions pratiques sur notre façon de vivre fondées sur cet ordre. Tout comme il y a une raison théorique qui nous permet de découvrir les lois de la physique, il y a aussi une raison pratique qui nous révèle les lois de la morale. La loi naturelle implique qu'il y a des vérités morales objectives inscrites dans le tissu même de la nature, y compris dans le cœur de l'homme. Ainsi, les choses fonctionnent d'une manière particulière parce qu'elles sont ordonnées à une fin particulière.

La tragédie de la modernité est que cette loi morale objective que Lewis appelle le *Tao* pour en souligner le caractère universel est devenue presque totalement étrangère à l'esprit moderne. Au vu de celui-ci, les valeurs ne sont rien d'autre que l'expression de notre subjectivité et n'ont aucun fondement objectif. Dans un essai intitulé *Le Poison du subjectivisme*, Lewis affirme ce qui suit :

Jusqu'à l'époque moderne, aucun penseur de premier rang n'a douté que nos jugements de valeur étaient des jugements rationnels ou que ce qu'il découvrait était objectif. Il était tenu pour acquis que, dans la tentation, la passion s'opposait, non à quelque sentiment,

¹⁶ C.S. Lewis, *Ibid.*, p. 88-89.

mais à la raison. Ainsi pensait Platon, ainsi Aristote, ainsi Hooker, Butler et le docteur Johnson. La conception moderne est très différente. Elle n'accepte pas que les jugements de valeur soient réellement des jugements. Elle les associe à des sentiments, ou des complexes, ou des attitudes, produits dans une collectivité sous la pression de son environnement et de ses traditions, et variant d'une collectivité à une autre. Dire d'une chose qu'elle est bonne, c'est simplement exprimer un sentiment à son égard ; et notre sentiment à son égard est le sentiment que nous avons été conditionnés à avoir¹⁷.

Lewis voit dans le subjectivisme la matrice de toutes les hérésies modernes. S'il en est ainsi, c'est que le subjectivisme conduit certaines personnes avides de pouvoir à penser qu'il est possible « d'améliorer notre morale ». Une telle idée, en apparence innocente, est pourtant « la maladie qui mettra assurément fin à notre espèce (et, à mon avis, mènera nos âmes à la damnation) si elle n'est pas écrasée : la superstition fatale que les hommes peuvent créer des valeurs »¹⁸.

Cette idée est reprise avec plus de force encore dans *L'Abolition de l'homme* :

Ce que j'ai appelé par commodité le Tao, et que d'autres appelleront la loi naturelle ou la morale traditionnelle, ou les premiers principes de la raison pratique, ou même les platitudes premières, n'est pas un système de valeurs parmi d'autres. C'est la source unique de tous les jugements de valeur. Le rejeter, c'est rejeter toute valeur. Garder une seule valeur, c'est le garder tout entier. (...) La révolte des idéologies nouvelles contre le Tao est une révolte des branches contre l'arbre. En cas de succès, les rebelles s'apercevraient qu'ils se sont détruits eux-mêmes. L'esprit humain ne peut pas plus inventer une nouvelle valeur qu'il ne peut imaginer une nouvelle couleur primaire ou créer un nouveau soleil et un nouveau ciel¹⁹.

Dans *Les Fondements du christianisme*, Lewis propose différents arguments contre le subjectivisme moral et en faveur du caractère objectif de la loi morale. Le premier argument est que, même si les principes moraux diffèrent selon l'époque et le pays, les différences ne sont pas très grandes : ce que les multiples civilisations ont en commun dans l'ordre moral est beaucoup plus important que ce qu'elles ont en propre. « Quiconque, prenant la peine de comparer l'enseignement moral des anciens Égyptiens, Babyloniens, Hindous, Chinois, Grecs et Romains, serait frappé de constater combien ces morales se ressemblent et sont proches de la nôtre²⁰. » Par exemple, les hommes peuvent diverger d'opinion concernant les personnes avec qui il faut éviter d'être égoïste, mais tous reconnaissent qu'il est impossible de ne vivre que pour soi. Il y a donc des valeurs universelles que personne n'oserait récuser.

¹⁷ C.S. Lewis, *Christian Reflections* (Walter Hooper dir.), Grand Rapids (MI), Eerdmans Publishing, 1995, p. 73. Traduction libre.

¹⁸ *Ibid.*, p. 74.

¹⁹ C.S. Lewis, *L'Abolition de l'homme*, Paris, Éditions Ad Solem, 2015, p. 71-72.

²⁰ C.S. Lewis, *Les Fondements du christianisme*, édition révisée, Valence, Éditions LLB (Ligue pour la Lecture de la Bible), 2013, p. 21.

Le deuxième argument est que la plupart des subjectivistes ne respectent pas le subjectivisme qu'ils prêchent dès lors qu'il y va de leurs intérêts personnels. Si vous ne remplissez pas une promesse faite à un subjectiviste, « il s'écriera 'ce n'est pas juste' avant même que vous ayez pu ouvrir la bouche »²¹. Il se trouve ainsi à faire appel à une justice transcendante, et ce, malgré le fait que son subjectivisme nie la possibilité même de toute transcendance.

Un troisième argument est que la plupart des gens estiment qu'une morale, par exemple une morale démocratique ou égalitariste, est supérieure à une autre, par exemple la morale impérialiste ou fasciste. Or ils ne peuvent poser pareil jugement sans faire au moins implicitement appel à un critère transcendant permettant de comparer différentes morales et de déclarer certaines supérieures ou inférieures à d'autres. Et même s'ils ne font pas appel à un tel critère, ils croient presque invariablement au « progrès » moral, c'est-à-dire au passage d'une morale soi-disant « traditionnelle », « médiévale » ou « intolérante », à une morale subjectiviste « éclairée » et « inclusive ». Pourtant, la notion de progrès présuppose un critère objectif permettant de distinguer entre progrès et retour en arrière.

De son analyse, Lewis tire deux grandes conclusions qui fondent toute réflexion sur nous-mêmes et sur l'univers: « En premier lieu ... les êtres humains par toute la Terre ont cette curieuse idée d'un code de conduite préétabli qu'ils ne peuvent ignorer. Deuxièmement ... ils n'agissent pas conformément à ce code. Ils connaissent la Loi Naturelle et la transgressent ²³.»

Malgré tout cela, la modernité ne peut se résoudre à accepter l'existence de la loi naturelle. Or ce déni, affirme Lewis, conduit inéluctablement à « l'abolition de l'homme ». Telle est la thèse qu'il défend dans le livre portant ce titre. Elle repose sur l'idée que la « conquête de la nature par l'homme » inaugurée par Francis Bacon et René Descartes, dans la mesure où elle ignore la loi naturelle, se transforme paradoxalement en une conquête de l'homme par la nature. En effet, « si le rêve de certains planificateurs scientifiques se réalise, la conquête humaine de la nature sera synonyme de la domination de quelques centaines d'individus sur des milliards d'êtres humains ... Tout nouveau pouvoir conquis par l'homme est aussi un pouvoir sur l'homme »²⁴.

Pour illustrer son propos, Lewis recourt aux exemples de l'avion, de la radio et des contraceptifs. Il constate que, lorsque certains hommes exercent un pouvoir découlant d'une nouvelle technologie, ils ne peuvent le faire que si d'autres hommes se soumettent volontairement à ce nouveau pouvoir sur la nature, en devenant ainsi ses patients. Or, dans la mesure où agents et patients du pouvoir en question reconnaissent leur dépendance à l'égard d'une loi naturelle commune à tous, ils ont les mêmes intérêts et les mêmes valeurs. Mais si, comme c'est le cas dans le monde d'aujourd'hui, les agents du pouvoir politique, médiatique ou scientifique ne croient plus à l'existence du Tao, c'est-à-dire à une morale naturelle objective, ces agents deviennent alors des contrôleurs, ou ce que Lewis appelle des conditionneurs, et leurs patients des êtres entièrement conditionnés. Le problème qui se pose alors n'est pas une simple affaire de trop grande concentration ou de corruption du pouvoir.

²¹ *Ibid.*, p. 22.

²³ *Ibid.*, p. 23.

²⁴ *L'Abolition de l'homme*, p. 82

Le problème, c'est qu'il n'y a plus de critère pour distinguer l'humain de l'inhumain, la dignité de la barbarie : « Ce n'est pas que [les contrôleurs] soient des hommes mauvais : ce ne sont plus des hommes du tout. En sortant du Tao, ils sont entrés dans le vide. Quant à ceux qu'ils dominent, ils ne sont pas forcément malheureux ; ce ne sont pas des hommes non plus : ce sont des produits fabriqués. La victoire finale de l'homme, on le voit, c'est l'abolition de l'homme²⁵. »

Les contrôleurs des nouveaux pouvoirs technologiques ne seront plus motivés dans leur projet d'ingénierie sociale par les valeurs éternelles de la loi naturelle, mais par leurs préférences personnelles : « C'est de l'hérédité, de la digestion, du temps qu'il fait et de l'association des idées que leur viendront leurs raisons d'agir ... Si on ne veut ni obéir au Tao ni se suicider, il n'y a plus qu'une possibilité, obéir au désir du moment, et donc en fin de compte à la pure 'nature'²⁶. » C'est ainsi que se réalise la conquête de la nature sur l'homme :

À ce moment donc où l'homme triomphe de la nature, on constate que l'humanité entière est soumise à un petit nombre d'hommes et que ceux-ci à leur tour sont soumis à ce qui est purement naturel en eux – l'irrationalité de leurs désirs. C'est donc la nature, sans qu'aucune valeur ne s'en mêle, qui règne sur les maîtres du conditionnement, et par eux sur tous les hommes. Au moment même où elle est pleinement achevée, on voit que la maîtrise de l'homme sur la nature est en fait la maîtrise de la nature sur l'homme²⁷.

Le triomphe de l'homme sur la nature est donc aussi l'abolition de l'homme : ceux à qui on a fait croire qu'il n'y a pas d'absolu moral ou de bien objectif se soumettent au diktat des contrôleurs ; dès lors, toute contestation devient impossible, parce que toute liberté spirituelle est niée dans son principe. Nier l'existence de la loi naturelle, c'est nier aussi le libre arbitre – la faculté de choisir entre le bien et le mal qui réside en chacun de nous. C'est ainsi que surgissent les sociétés totalitaires, lesquelles ne se limitent pas aux régimes à parti unique :

Le processus qui abolira l'homme si on ne l'arrête pas va aussi vite dans les pays communistes et dans les démocraties que chez les fascistes. Les méthodes n'ont peut-être pas – au début – la même brutalité. Mais il y a parmi nous bien des savants à l'air inoffensif, bien des auteurs dramatiques à succès, bien des philosophes amateurs dont les buts ne diffèrent pas en fin de compte de ceux des nazis. Il s'agit toujours de discréditer totalement les valeurs traditionnelles, et de donner à l'humanité une forme nouvelle, selon la volonté, par hypothèse arbitraire, de quelques personnes bien placées pour cela, dans une génération elle-même bien placée et qui sait comment s'y prendre²⁸.

Lewis a écrit *L'Abolition de l'homme* il y a près de trois quarts de siècle. Au cours de cette période, l'idée d'une loi naturelle inscrite dans le cœur de l'homme, et donc permanente et invariable, loin d'avoir conquis les esprits, a enregistré une succession de défaites. Les cinquante dernières années en particulier ont été marquées par la négation de l'idée même de

²⁵ *Ibid.*, p. 86.

²⁶ *Ibid.*, p. 88.

²⁷ *Ibid.*, p. 88.

²⁸ *Ibid.*, p. 93.

nature humaine. Dans le monde anglo-américain, ce négationnisme s'est répandu grâce à la pédagogie progressiste de John Dewey, pour qui « la nature de l'homme est de ne pas en avoir ». Dans le monde francophone, son triomphe est lié à la philosophie existentialiste de Jean-Paul Sartre, selon qui « l'homme ... s'il n'est pas définissable, *c'est qu'il n'est d'abord rien* ... il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir »²⁹. C'est cette négation de la nature humaine qui informe la philosophie morale dominante de notre époque, à savoir l'utilitarisme dit « de préférence » (de l'anglais *preference utilitarianism*). Le grand prêtre de ce courant de pensée relativiste est Peter Singer, titulaire de la chaire d'éthique à l'université de Princeton. Dans *Questions d'éthique pratique*, Singer affirme que la source de toute valeur morale ne peut être que nos préférences subjectives. Cette notion de préférence subjective est, selon lui, plus fondamentale que celle de droit de la personne parce que la valeur de l'existence humaine ne saurait être évaluée qu'à l'aulne de nos désirs personnels. L'utilitarisme de préférence sert ainsi de caution aux prétendus droits à l'avortement et au suicide assisté³⁰. Peter Singer est, par excellence, *l'anti-C.S. Lewis*.

Aujourd'hui, l'idée de nature humaine n'a à peu près aucune pertinence sociale ou culturelle. Si, par exemple, vous déclarez publiquement que les enfants ont un père et une mère, ou qu'il y a des différences biologiques fondamentales entre un homme et une femme, ou encore que l'union d'un homme et d'une femme constitue le fondement indispensable du mariage et de la famille, vous serez stigmatisé par les élites universitaires et médiatiques et mis au ban de la plupart des formations politiques. En affirmant l'existence de la loi naturelle, vous violez les canons de la rectitude politique et devenez passible d'excommunication culturelle et sociale.

Quant à l'impérialisme culturel des scientifiques contre lequel Lewis a voulu nous mettre en garde, il fait maintenant partie intégrante de la culture occidentale. La célèbre revue *The New Scientist* a publié récemment un article intitulé « Le temps est venu pour la science de s'emparer du pouvoir politique ». Peu après, le non moins célèbre zoologiste et rédacteur scientifique David Attenborough affirmait au nom de la science que les êtres humains « sont un fléau sur la terre » et qu'un contrôle mondial de la croissance démographique s'impose. Aux États-Unis, la ville de New York interdit la vente de boissons sucrées grand format et réglemente la quantité de sel des plats servis dans les restaurants, toujours au nom de la science. Et ici au Canada, certaines provinces se proposent d'obliger au nom de la science les médecins, les pharmaciens et les infirmières à violer leur conscience et à se faire les complices de « suicides assistés », ce qui est sans doute normal lorsqu'on nie l'existence d'une authentique nature humaine. À défaut de celle-ci, comment peut-on en effet prétendre que l'homme possède des droits inaliénables et une dignité intrinsèque ? Ces notions n'ont plus alors aucun sens.

Un combat anthropologique

²⁹ Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996, p. 29. Les italiques sont de moi.

³⁰ Voir à ce sujet: Peter Singer, *Questions d'éthique pratique*, Paris, Bayard Éditions, 1997. Pour une critique de de Singer, voir : Susan F. Krantz, *Refuting Peter Singer's Ethical Theory*, Westport, Praeger Publishers, 2002.

La modernité met aux prises deux conceptions de l'homme et du monde : d'une part, la conception dite « traditionnelle » selon laquelle la nature humaine est invariable, blessée dans son tréfonds par le péché originel, mais néanmoins apte à bénéficier d'une aide surnaturelle ; d'autre part, la conception naturaliste qui affirme que la nature humaine est un sous-produit de l'évolution biologique, ce qui implique qu'elle est malléable, « plastique » comme disent certains, et donc perfectible par des moyens strictement naturels.

La première conception s'accorde avec la tradition aristotélico-chrétienne défendue par Lewis : elle admet l'existence de réalités immatérielles comme Dieu et l'âme, reconnaît l'ordonnance de la nature en général, et de la nature humaine en particulier, à une finalité qui la transcende, et préconise dans la sphère publique des réformes respectueuses des institutions de la société civile comme la famille, l'école, les Églises, etc.

La deuxième s'accorde avec une tradition païenne et matérialiste : elle nie ou ignore l'existence de tout ce qui ne peut être capté par les sens, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas physiquement mesurable, conteste la possibilité même d'une nature ordonnée à une fin et préconise des révolutions (communiste, fasciste ou nazie) ou des changements subtils visant à créer un « homme nouveau » sans attaches, atomisé, entièrement façonné par un État qui ne reconnaît pas de distinction entre le privé et le public.

Bref, la modernité rejette le sens de la tragédie humaine qui informait la pensée et la littérature chrétienne et non chrétienne jusqu'à la Renaissance. À la conception tragique de l'homme héritée de la Grèce et du christianisme, elle oppose l'idée que rien dans la nature humaine ne saurait arrêter le progrès vers la paix, la liberté et la justice pour tous. Ce progrès strictement humain et terrestre est le *summum bonum* qui est censé remplacer le Salut promis par le Christ.

Le XX^e siècle a été le grand laboratoire de la conception païenne de l'homme et s'est soldé par une série d'hécatombes comme l'humanité n'en avait encore jamais vues. En ce premier quart du XXI^e siècle, ne pourrait-on pas espérer qu'une leçon de survie fût tirée de cet échec lamentable ? Ne pourrait-on pas à tout le moins conclure à la nécessité d'une plus grande méfiance à l'égard des idéologies modernes qui, en définitive, ne sont rien d'autre que des religions séculières ? Hélas, rien n'indique que nous allons dans cette voie. Bien au contraire, nous sommes aujourd'hui aux prises avec un nouvel *establishment* technocratique plus convaincu que jamais de sa capacité de créer un monde meilleur sans Dieu. L'œuvre de C.S. Lewis est importante précisément parce qu'elle nous donne des armes intellectuelles qui permettent de lutter contre cette vision diabolique de l'homme et du monde.

APPENDICE : L'ŒUVRE DE C.S. LEWIS

(l'année indiquée est celle de la parution initiale en anglais)

Poésie

- *The Collected Poems of C.S. Lewis* (1994) (anthologie posthume de tous ses poèmes)
- *C.S. Lewis's Lost Aeneid : Arms and Exile* (2011) (traduction par Lewis de l'*Énéide* de Virgile)

La Trilogie cosmique

- *Le Silence de la Terre* (ancien titre : *Au-delà de la planète silencieuse*) (1938)
- *Voyage à Vénus* (ancien titre : *Perelandra*) (1943)
- *Cette hideuse puissance* (1945)

Le Monde de Narnia

- *L'Armoire magique* (1950)
- *Le Prince Caspian* (1951)
- *Le Voyage de la «Belle Aurore»* (1952)
- *Le Fauteuil d'argent* (1953)
- *Le Cheval et son Écuyer* (1954)
- *La Dernière Bataille* (1956)
- *Le Neveu du magicien* (1955)

Note : Les spécialistes de C.S. Lewis recommandent de lire ces romans dans l'ordre indiqué ci-dessus. Toutefois, les événements racontés dans *Le Neveu du magicien* sont antérieurs à ceux des autres ouvrages, de sorte que certains éditeurs lui assignent la première place.

Autres ouvrages de fiction

- *The Pilgrim's Regress* (1933) (roman autobiographique)
- *Tactique du diable* (1942)
- *Le Grand Divorce* (1945) (ancien titre : *L'Autobus du paradis*)
- *Un visage pour l'éternité* (1956)
- *Démo(n)cratiquement vôtre* (1959)
- *Un visage pour l'éternité, un mythe réinventé* (ancien titre : *Tant que nous n'aurons pas de visage*) (1956)

Essais

- *The Allegory of Love* (1936)
- *The Personal Heresy* (1939)
- *Le Problème de la souffrance* (1940)
- *A Preface to Paradise Lost* (1942)
- *L'Abolition de l'homme* (1943)
- *English Literature in the Sixteenth Century Excluding Drama* (1944)
- *Miracles* (1947)
- *Les Fondements du christianisme* (1952)

- *Réflexions sur les psaumes* (1958)
- *Les Quatre Amours* (1960)
- *Studies in Words* (1960)
- *The World's Last Night and Other Essays* (1960)
- *Expérience de critique* (1961)
- *Apprendre la mort* (1961)
- *Of Other Words* (1966)

Autobiographie

- *Surpris par la joie* (1955)

Correspondance et autres ouvrages posthumes

- *Lettres à Malcolm* (ancien titre : *Si Dieu écoutait ... lettres à Malcolm sur la prière*) (1964)
- *The Discarded Image : An Introduction to Medieval and Renaissance Literature* (1964)
- *Studies in Medieval and Renaissance Literature* (1964)
- *On Stories and Other Essays on Literature* (1966)
- *Spenser's Images of Life* (1967)
- *Letters to an American Lady* (1967)
- *Christian Reflections* (1967)
- *Selected Literary Essays* (1969)
- *Dieu au banc des accusés* (1971)
- *Undeceptions* (1971)
- *The Dark Tower* (1977) (roman inachevé)
- *The Weight of Glory and Other Addresses* (1980)
- *The Business of Heaven : Daily Readings From C.S. Lewis* (1984)
- *Present Concerns* (1986)
- *All My Road Before Me : The Diary of C.S. Lewis 1922-27* (1993)
- *Compelling Reason : Essays on Ethics and Theology* (1998)
- *The Latin Letters of C.S. Lewis* (1999)
- *Collected Letters, vol. I : Family Letters 1905-1931* (2004)
- *Collected Letters, vol. II : Books, Broadcasts and War 1931-1949* (2004)
- *Collected Letters, vol. III : Narnia, Cambridge and Joy 1950-1963* (2007)
- *Image and Imagination Essays and Reviews* (2013)